

Recherches sociographiques



Vincent LEMIEUX, *Systèmes partisans et partis politiques*

André J. Bélanger

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056261ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056261ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, A. J. (1987). Compte rendu de [Vincent LEMIEUX, *Systèmes partisans et partis politiques*]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 118–120.
<https://doi.org/10.7202/056261ar>

De chapitre en chapitre, l'auteur tisse une espèce de toile d'araignée qui relie les différents concepts mis en place. De nombreuses figures y sont utilisées ; elles ont la forme de réseaux, dont les sommets et les arcs deviennent de plus en plus nombreux.

Notre auteur-araignée a au moins trois partis pris, qui, mis ensemble, ne manquent pas d'originalité. Le premier peut être qualifié de nominaliste : l'auteur ne croit pas à une essence du politique, non plus d'ailleurs qu'à des substances qui seraient plus politiques que d'autres. Toute science du politique est donc relative, mais en même temps très généralisante. Bélanger refuse aussi de situer ses réflexions et discussions à l'intérieur de systèmes politiques particuliers. Que le système soit démocratique, autoritaire ou totalitaire ne doit pas modifier fondamentalement l'analyse qui est faite des comportements. Nulle part dans l'ouvrage il n'est posé que les classes, la régulation, le conditionnement, etc. se présentent différemment selon les systèmes où ils se produisent. C'est au lecteur ou au chercheur d'ajuster les constructions du *Framework* aux systèmes qui l'intéressent. Enfin, l'ouvrage est neutre idéologiquement et se veut dépouillé de toute considération humaniste.

Laissons le soin aux épistémologues et aux critiques de la connaissance de déceler, dans cette œuvre, les écarts qui ont été subis ou consentis par rapport aux trois partis pris. Il est plus instructif de voir ce que le cadre conceptuel nous enseigne d'un « cas » choisi par l'auteur pour clore son ouvrage : celui du féminisme. Le cadre ne permet pas de tout dire sur le féminisme. Il le soumet cependant à quelques questions générales dont la plupart sont révélatrices, ce qui est conforme au premier parti pris de l'auteur voulant que toute science du politique soit relative et généralisante à la fois.

Avec le *Framework*, nous sommes en deçà de l'explication et de la théorie. L'auteur met à notre disposition un ensemble articulé de concepts qui permettent de poser des questions toujours récurrentes sur la politique et de guider l'explication vers des structurations non moins récurrentes.

Vincent LEMIEUX

*Département de science politique,
Université Laval.*

Vincent LEMIEUX, *Systèmes partisans et partis politiques*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1985, xiv+275p.

Le livre s'ouvre sur une illusion. Il est destiné, lit-on, à « un vaste public et en particulier aux étudiants des collèges et des universités ». Je dois certes faire partie du *Lumpenpublikum* car, parmi bien des qualités, je ne lui ai pas trouvé celle-là. Joindre tout ce beau monde relève d'un défi quasi irréalisable. En outre, il s'agirait d'un manuel. Effectivement, sa facture procède à la leçon, avec quatorze chapitres équidistants. Cependant, ce ne semble ni un livre de vulgarisation, ni tout à fait un manuel, mais un très bon ouvrage théorique. Pour reprendre les catégories de l'auteur, on pourrait affirmer que ce n'est pas un discours « opportuniste » (excluant donc le « *catch-all book* »), mais plutôt un discours « programmatique », fort bien « centré », cependant plus « complexe » que « simple », « mixte », donc « intensif » et « extensif », « contrôlant » admirablement son sujet, et exerçant donc une « contrainte » indéniable sur son lecteur.

L'ouvrage se veut une réponse à Giovanni Sartori, et à combien d'autres avec lui, qui éprouvent un malaise grandissant devant l'absence toujours confirmée d'une théorie des partis. Il est vrai que celle-ci tarde toujours à venir, la propension étant vers une dispersion des efforts, occasionnée par la multiplicité des démarches et des indices retenus. Vincent Lemieux relève le défi avec ce que naguère on convenait d'appeler une théorie à moyenne portée.

On peut croire que la plupart des tentatives ont échoué parce qu'elles s'étaient arrêtées à l'observation d'un objet social, le parti politique, plutôt qu'à des relations sociales. Et c'est précisément à l'observation d'un type de relation sociale que l'auteur va s'intéresser. Tout l'ouvrage gravite autour du contrôle comme vecteur privilégié ; présenté en tout premier chapitre, il servira de référent à l'ensemble des typologies proposées par la suite. On se doute bien que l'usage systématique de cette notion offre l'avantage de conférer à l'ensemble de l'exposé un caractère résolument politique, et ce, de part en part.

Rigoureusement conduit, le discours répond à une logique d'exposition qui s'impose dès le début et sans relâche par après. Marque de fabrique de son auteur. La trajectoire poursuivie relève d'une intention systématique de couvrir l'aire totale des possibles à partir d'un découpage à trois niveaux de l'objet analysé, c'est-à-dire de ses composantes internes, publique et gouvernementale, auxquelles Lemieux adjoint les fonctions correspondantes de sélection, de représentation et de gouverne. La démarche est volontairement systémiste et fonctionnaliste mais non « développementiste » — du moins dans ses intentions avouées. Enfin, Lemieux adopte la coupe classique en vertu de laquelle deux modes de reconnaissance sont retenus : d'une part, les partis considérés comme constituant un ensemble, un système (unipartisme, multipartisme, pluripartisme complexes ou simples), et, d'autre part, le parti comme organisation autonome (parti de représentation, de gouverne — opportuniste ou programmatique — ou de sélection). Tout cela peut sembler bien traditionnel, mais ce n'est qu'apparence.

L'argumentation se déroule en un constant rapport avec les auteurs auxquels Lemieux fait des emprunts. Langage pédagogique qui démontre dans les faits combien la science est avant tout dialogue. Sans verser dans l'éclectisme, la problématique se construit avec et contre les autres. Le lecteur est ainsi conduit à faire le tour du répertoire au gré de la démonstration.

À partir du contrôle *entre et dans* les partis, s'élaborent des typologies à niveaux multiples, des arbres aux nombreuses ramifications, qu'impose plus la logique de la construction que ses applications pratiques. Le raisonnement se veut déductif, ne trouvant qu'en second son champ de vérification identitaire. Tout au long, néanmoins, apparaît la préoccupation d'une taxinomie exhaustive. Il faut tout couvrir et qu'entre les deux couvertures, le Parti républicain (U.S.) jouxte sans heurt le Parti communiste d'Union soviétique. Et l'auteur y parvient, grâce précisément à cet appareil d'une logique assez implacable. Faut-il ajouter que, pour notre plus grand plaisir, l'analyse n'a plus à se revendiquer d'une quelconque obligation comparatiste puisqu'elle est comparative de par sa nature même. « La sociologie comparée, nous disait le vieux maître dans les *Règles de la méthode...*, n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même [...] » Le texte transgresse alors les barrières de temps et surtout d'espace. Les rapprochements les plus inusités sont rendus possibles par la rigueur du raisonnement, et l'ordonnement ne s'opère plus en fonction d'un quelconque découpage idéologique ou géographique. S'ajoutent des tableaux et graphiques qui demeurent toujours très logiques à défaut parfois

d'être immédiatement saisissables. Toute l'argumentation concourt à cerner un ordre de choses, un aménagement qui, à partir de règles de composition, permettront de prévoir (l'auteur dira « prédire ») un ordre de conséquences. Ainsi, dépendamment de l'importance des composantes (publique, gouvernementale et interne) d'un parti, un rapport fonctionnel en découle : par exemple, un parti de représentation l'est de par l'ascendant que prend sa composante publique.

De toute évidence, cette problématique pose des rapports en termes de transitivité et de conséquences nécessaires. Elle ne se propose cependant pas de dégager les causes ou les raisons derrière cette mise en place. Il n'empêche que le système enregistre des transformations issues de l'environnement qui, à cet égard, est fort bien étagé : les rapports de partis entre eux, le système électoral, le système politique et finalement l'environnement social — lui-même observé sous divers rapports. Il est frappant de constater que l'auteur, à ce propos, a négligé le facteur technique. Or, par son effet sur la nature des rapports de communication, il est susceptible de modifier sensiblement le jeu électoral et ce, à bien des niveaux. Par exemple, le *happening* des conventions de nomination au Canada est un produit sorti tout droit de la télévision. Emprunté au régime de type présidentiel, il présente des aspects dysfonctionnels importants, dans la mesure où il dresse publiquement l'un contre l'autre des personnes et des groupes de personnes appelées généralement à travailler ensemble par la suite. Problème inexistant chez nos voisins du Sud.

Toujours au sujet de transformations, Lemieux propose deux études de cas se déroulant dans la même temporalité : le Québec et la France des années 1960 et 1970. Le cas québécois sert à illustrer un phénomène de sénescence, celui de l'Union nationale, et permet également une analyse fondée sur l'observation de cohortes générationnelles. Quant à la France, il s'agit assez classiquement des changements opérés par le nouveau mode de scrutin et l'élection du président au suffrage universel. Or, il se serait agi pour l'auteur de déplacer la chronologie d'une décennie pour trouver une autre situation tout aussi intéressante de vieillissement d'un parti, vieillissement auprès de son électorat comme auprès de ses militants. À l'instar de son pendant québécois, le Parti communiste français fut hier le plus grand parti de France ; il n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même.

Bien entendu, comme le faisait observer Georges Dumézil à la télévision quelques semaines avant sa mort, tout comparatiste se met en situation de vulnérabilité de par l'étendue de son champ d'analyse. Le lecteur attentif sourcillera peut-être à l'idée que la France soit qualifiée de régime présidentiel : il y avait lieu là de « bémoliser ». De même, en Grande-Bretagne, les parlementaires n'ont plus, dans les partis travailliste et libéral, le privilège exclusif de désigner leur chef. Ce sont des détails qui marquent un décalage inévitable sur les événements.

Voilà, en somme, une synthèse réalisée magistralement. Rigueur stricte qui induit un propos concis mais parfois sec. C'est, on me permettra l'expression, tricoté serré. Certains passages clés exigent d'être reparcourus. Il est de ces livres qu'il faut reprendre pour en saisir toute la signification. Avec Vincent Lemieux, ce n'est pas le plaisir de la lecture, mais bien celui de la relecture.

André J. BÉLANGER

*Département de science politique,
Université de Montréal.*